Document généré le 24 avr. 2024 09:13

Jeu
Revue de théâtre

Being at home with Claude : d'amour et de haine

Marc Beaupré et Édith Patenaude

Numéro 162 (1), 2017

Répertoire québécois ?

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85066ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaupré, M. & Patenaude, É. (2017). *Being at home with Claude* : d'amour et de haine. *Jeu*, (162), 26–30.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Que nous dit exactement René-Daniel Dubois avec sa pièce culte créée en 1985 ? Comment entendre aujourd'hui cette pièce où le meurtre, geste de haine s'il en est, est intimement mêlé à la force de l'amour ?

BEING AT HOME WITH CLAUDE : D'AMOUR ET DE HAINE

Marc Beaupré et Édith Patenaude

RÉENTENDRE, DIT-IL

Being at home with Claude est un thriller. Mais le thriller est un leurre. En fait, c'est une déclaration d'amour. Pendant environ une heure trente, on assiste à une enquête policière qui bute sur les « pourquoi ». Pourquoi ce meurtre ? Pourquoi l'aveu du meurtre ? Pourquoi ce rendez-vous, ici, dans le bureau d'un juge ? Une heure et demie où la modernité et la raison se cassent la gueule à essayer de comprendre. Le rationnel s'épuise. Au final ? Contraste. Long monologue du meurtrier. Et... l'irrationnel. Les derniers mots du meurtrier, en parlant de la victime : « Je l'aime. »

Il s'agit, selon moi, du plus grand texte théâtral canadien en langue française. C'est un chef-d'œuvre. Entre autres parce qu'il réussit à interroger et à secouer un tabou universel : le meurtre. *Being at home…* nous présente un meurtrier. C'est notre personnage principal, le mystère qui crée le thriller. Un meurtrier, c'est un monstre, mais, à la fin, personne, personne ne voit ça comme ça. Voilà le génie de René-Daniel Dubois : *Being at home…* est un chef-d'œuvre parce qu'il humanise et singularise la figure la plus vile de notre civilisation. Il change notre façon de voir le monde. Et ça, à mon sens, c'est le propre de l'art.

Chaque fois que je lis ou que je vois cette pièce, je reste sans voix, bouleversé, serein, parce que quelque chose en moi se transforme. René-Daniel Dubois me rend meilleur, plus curieux, plus ouvert, plus doux. Et comme il n'y a que deux choses qui m'importent dans la vie – être bouleversé par les autres et travailler à transmettre ce bouleversement à d'autres encore (principe qui me vient directement de René-Daniel Dubois !) –, eh bien, je vais le monter, *Being at home…* Je ne sais pas quand, je ne sais pas où, mais je sais comment.

Being at home… est un chef-d'œuvre parce qu'il humanise et singularise la figure la plus vile de notre civilisation. – Marc Beaupré

Being at home with Claude de René-Daniel Dubois, mis en scène par Daniel Roussel (création au Théâtre de Quat'Sous, 1985). Sur la photo : Lothaire Bluteau (Yves). © Robert Laliberté

Benoît McGinnis (Yves) et Marc Béland (l'Inspecteur) dans *Being at home with Claude,* mis en scène par Frédéric Blanchette (TNM, 2014). © Yves Renaud

La plupart des gens dans la salle auront vu ou entendu parler de *Being at home…* Il n'y aura plus de surprise, de chute. L'effet de contraste de l'explication amoureuse et irrationnelle à la suite à l'enquête n'aura plus le même effet. Presque tout le monde a une idée de ce qu'est *Being at Home with Claude*. C'est exactement là qu'il faut frapper. Je commencerai les répétitions avec deux « idées » en tête. Deux conceptions à bousculer. La première : la pièce est un huis clos entre deux personnes. Soit. Le rideau s'ouvre. Ce qu'on découvre, ce n'est pas 2, mais 15 personnes sur scène ! Il n'y a pas un, mais 15 inspecteurs. Non ! 20 ! Ce n'est pas un homme qui représente la société, c'est la société qui est représentée par un chœur ! Un chœur dont les questions, les attaques, arrivent de partout. Imaginez les choreutes partout sur scène. Plus il y en a, mieux c'est. Pourvu qu'Yves, le suspect, soit seul, tout seul en plein centre. Un chœur pour interpréter l'Inspecteur, ce n'est pas juste une image, c'est une dynamique scénique. Le simple fait de passer d'un choreute à l'autre, réplique après réplique, ou de passer d'un choreute à l'harmonie chorale, dit quelque chose. On raconte notre société.

Deuxième idée : *Being at home…* est un interrogatoire de police effréné. Certains d'entre vous connaissent peut-être la méthode Meisner. Sanford Meisner. Théoricien américain du théâtre. Le concurrent de Lee Strasberg et de l'Actors Studio. Un des exercices essentiels de Meisner est celui-ci : deux interprètes se font face. Le premier pose une question : « Comment ça va ? » Le second répond : « Ça va bien. » La méthode Meisner veut alors que le premier interprète repose la question, et que l'autre y réponde à nouveau, et ainsi de suite, selon la volonté du professeur. Le but : aller chercher, dans la répétition, des interprétations nouvelles et inattendues, et puis, d'une répétition à l'autre, raconter quelque chose en soi, donc évoluer sur une base limitée. Ça, c'est exactement le fondement d'un interrogatoire de police…

Une fois la convention chorale bien établie, alors que le spectateur l'a assimilée, on passe à la méthode Meisner. Ce qui, normalement, devrait s'entendre et se voir ainsi :

« – OK. Pis du parc, t'es allé où ?
– Sacrament, ça fait douze fois j'vous l'dis.
– Répète-moi lé. »

devient :

« – OK. Pis du parc, t'es allé où ?
– Sacrament, ça fait douze fois j'vous l'dis.
– T'es allé où ?
– Ça fait douze fois j'vous l'dis.
– T'es allé où ?
– Sacrament…
– T'es allé où ?
– …ça fait douze fois j'vous l'dis !
– Du parc, t'es allé où ?
– Sacrament, ça fait douze fois j'vous l'dis !
– Répète-moi lé ! »

Et puis, il y a le coryphée, l'Inspecteur en chef, celui qui dirige, celui qui aiguille, celui qui transforme le huis clos/interrogatoire en symphonie. J'irais jusqu'à tenter l'impro, la performance, avec pour principe de base : à n'importe quel moment dans le spectacle, si le coryphée pointe un choreute à la suite d'une réponse d'Yves, le choreute reprend la question, et Yves doit y répondre encore, selon le bon vouloir du coryphée. Là encore, une fois la convention du coryphée bien comprise par le public, on change de coryphée ! Les conventions sont faites pour être brisées. Le contraste final demeure le plus important. Yves, seul, seul contre cette marée humaine, seul contre la société bien-pensante, contre la Modernité en marche, contre la Rationalité, seul avec son amour maladroit. Yves qui nous dit essentiellement : « Je l'aime, et ne pouvais le laisser souffrir encore… » Tout bas, tout bas, chuchoté : « Je l'aime. »

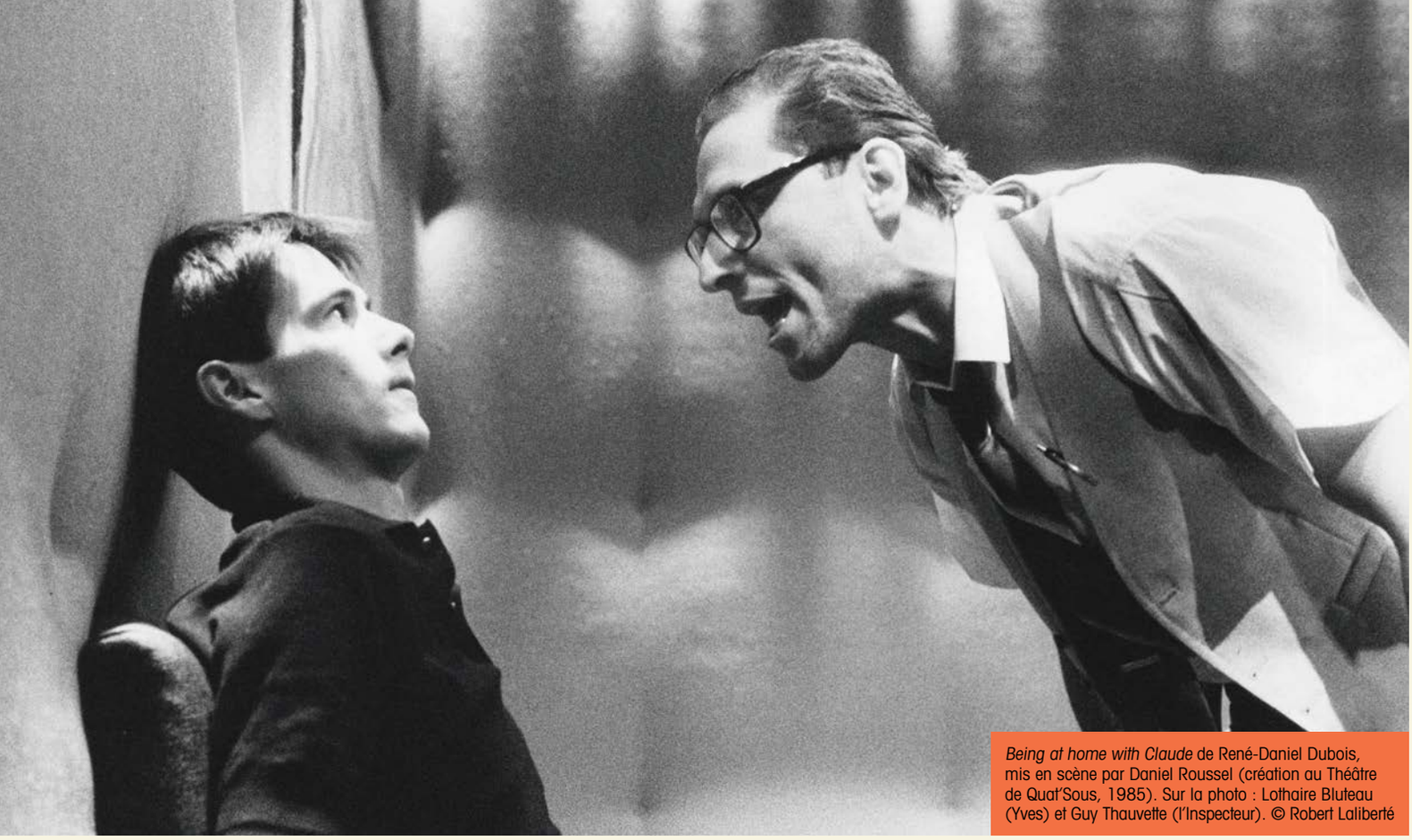
FAIRE TAIRE, DIT-ELLE

Je vous l'avoue d'emblée, quand on m'a confié la tâche de liquider *Being at home with Claude*, je me suis dit : quelle patate chaude ! C'est donc l'air dépité que j'ai relu le texte, convaincue de trouver ça mauditement génial. Vous comprendrez mon effarement lorsque je me suis retrouvée frappée par des failles majeures. Comment avais-je pu ne pas les voir avant ? Nommons déjà brièvement l'intrigue boiteuse, car elle ne saurait être passée sous silence. Qui ne sort pas de l'œuvre en pensant : « Hein ? J'en ai-tu manqué un bout ? » René-Daniel

L'auteur magnifie les raisons ayant poussé Yves au meurtre, parce que le moteur était, dit-on, l'amour lumineusement lucide. Et c'est là que je dis : *tabarnak*. – Édith Patenaude

Dubois ne s'empêtre pas dans la lourde tâche de finaliser le casse-tête qu'il a étalé devant nos yeux. Homme d'un seul punch, l'auteur nous convoque pourtant, au départ, à ce qu'on pourrait croire être un fin suspense, plusieurs mystères devant être éclaircis au fil de la représentation. La révélation au centre de l'intrigue est forte, j'en conviens, mais, sinon, tout ça pullule de dossiers bâclés. Pourquoi Yves se réfugie-t-il dans le bureau du juge ? Pourquoi avoir d'abord révélé son histoire à un journaliste si c'était pour ensuite refuser de parler à l'enquêteur ? Quel est le grand plan, celui qui justifie toute cette mise en scène ? Et pourquoi se met-il, dans le dernier droit, à tout révéler ? Comment peut-on crier au chef-d'œuvre quand l'auteur laisse autant de fils pendouiller ?

Cela dit, bien plus grave que la faiblesse de la forme est celle qui attaque le cœur même de l'œuvre, son sens fondamental. C'est toujours d'amour qu'on parle quand il est question de *Being at home…*, mais jamais de ce qui hurle entre les lignes : la peur. Cette peur foudroyante, triomphale, et pire que tout, glorifiée. Vous connaissez la fin : Yves, au bord d'un orgasme transcendant, a soudain une révélation. Il se dit : « Je mourais pas, je venais au monde. Fait que c'était pas ce qu'il y avait en arrière de moi que j'ai vu, c'est ce qu'il y avait en avant. » Et ce qu'il voit, c'est la nécessité du changement : lui



Being at home with Claude de René-Daniel Dubois, mis en scène par Daniel Roussel (création au Théâtre de Quat'Sous, 1985). Sur la photo : Lothaire Bluteau (Yves) et Guy Thauvette (l'Inspecteur). © Robert Laliberté

qui doit décider d'arrêter de se prostituer ; Claude qui doit assumer son homosexualité. Et parce qu'il trouve cette perspective trop difficile, il tranche la gorge de son amant alors que les deux jouissent, en même temps. On nous dit que c'est un geste d'amour immense. L'auteur magnifie les raisons ayant poussé Yves au meurtre, parce que le moteur était, dit-on, l'amour lumineusement lucide. Et c'est là que je dis : *tabarnak*. C'est là que je dis : *fuck* ça, le théâtre de faibles, de pas *game*, de pessimistes, d'obtus, de pas libres, de pas résistants, de pas dissidents. Je dis : ce n'est pas l'amour qui a mené au meurtre, c'est la peur.

Qu'est-ce qu'on se met dans la tête quand on se raconte que c'est beau – parce qu'on parle ici d'un texte acclamé pour sa grande beauté –, que c'est beau de penser à l'avenir et de se dire : « Oh *shit* non, c'est trop gros, c'est trop dur de vivre des transformations, ça va me demander des efforts pis du courage pis de l'amour, fait que *fuck* ça, j'aime mieux tout de suite planter un couteau à steak dans la gorge de cette possibilité de bonheur-là. » Je dis : *fuck* la peur destructrice. Ce n'est pas ça, l'amour. Yves ne sauve Claude de rien. D'autant plus que ce qui est douloureux dans le mouvement, c'est d'en prendre la décision. Pourtant, les deux venaient tout juste de franchir ce terrible pas. Ils avaient pris la décision d'embrasser quelque chose de neuf, d'être ceux qu'ils rêvaient d'être. C'était le début d'une période assurément tumultueuse, mais aussi profondément riche, stimulante, vivifiante. Ils allaient vivre des moments de merde, ok, mais pour mieux être libres après. *Fuck you*, Yves, d'avoir choisi pour Claude qu'il n'était pas assez fort pour affronter cette période-là de sa vie. Peut-être qu'il trouvait ça glorieux, lui, ce qui s'ouvrait devant lui, ce qu'il voyait après cette fusion magique. Peut-être qu'il trouvait ça extraordinaire de devenir un homme, de se tenir droit, de regarder en face. Peut-être que, pour lui, la baise était à ce point phénoménale parce que c'était la première fois qu'il s'incarnait complètement, pas en l'autre, mais en lui-même, qu'il était parfaitement là, complet, que tous ses morceaux étaient ramassés ; et peut-être qu'il trouvait ça formidablement grisant de se dire que c'était juste le début, qu'il commençait enfin à vivre dans son corps, à être entier et libre.

Fuck you, Yves, d'appeler ça de l'amour. Tu mélanges tout, René-Daniel. En tuant Claude, Yves ne tue pas l'horreur du monde, il la crée. Il tue cette chose magnifique et pour laquelle on devrait se battre vigoureusement sur nos scènes de théâtre : la liberté. Il y a une loi d'une terrible efficacité dont on parle en création : « *Kill your darlings.* » Tue ce que tu chéris. Ce qui nuit à l'œuvre est souvent ce qu'on y préfère. Il faut donc l'éliminer, cruellement. *Being at home with Claude* est, dans le répertoire québécois, mon « *darling* ». Je l'aime depuis toujours, de tout mon cœur. Ce que je fais aujourd'hui, c'est tuer cette œuvre chérie, parce que malgré mon amour pour elle, je dois être lucide pour permettre au meilleur d'arriver. Yves tue Claude pour entretenir une confortable stagnation. Je refuse de laisser se perpétuer ce que ça dit sur nous, public qui adorons ces mots. Sommes-nous aussi lâches que lui pour encenser son geste ? Sommes-nous ces humains-là, ce peuple-là qui se pose en victime pour ne pas affronter le fait que le changement ne peut venir que de nous ? Qu'il n'en tient qu'à nous d'avancer au-delà de la peur ? Mettons-nous en mouvement et libérons-nous de cette part de nous qui nous retient. ●

Formé à l'École nationale de théâtre, **Marc Beaupré** est metteur en scène et comédien. Après *Caligula_remix*, d'après Camus, et *Dom Juan_uncensored*, d'après Molière, il s'apprête à mettre en scène, avec François Blouin, *Hamlet_director's cut*, d'après Shakespeare.

Édith Patenaude est metteure en scène, auteure et comédienne. Elle a fait partie de l'équipe de création du *ishow* et été à la barre de *1984*, coproduction du Trident et du Théâtre Denise-Pelletier, ainsi que de *L'Absence de guerre* et de *Disparaître Ici*, produits par les Écornifleuses, dont elle est directrice artistique.